

FUREUR DE LIRE

2003

DÉSIR

Société Genevoise des Écrivains

DÉSIR

Désirer, de *desiderare*, étymologiquement « cesser de voir » ou « constater l'absence », d'où « chercher », « désirer ». Aveuglement et solitude semblent donc condamner l'être humain, abandonné par les étoiles (sidera) - non seulement par leur lumière, mais aussi par leur bienveillance -, à l'errance au travers de l'obscurité.

Toute lueur, aussi fulgurante soit-elle, « Un éclair... puis la nuit ! » chez Baudelaire, met alors le corps et l'esprit sous tension, dans cet état paradoxal du désir que Ronsard suggère si finement : « J'espère et crains, je me tais et supplie ». L'errance prend ainsi tout à coup un sens. On peut se diriger, même mal, même en souffrant, vers quelque chose, vers quelqu'un : tenter de l'atteindre.

Cependant le but est dangereux, souvent fatal. Le désir, chez Anne-Lise Grobéty, est « brûlé vif ». Quant au citadin de Baudelaire, il sait qu'il ne retrouvera la passante que « dans l'éternité ». Lucide, l'amante de Louise Labé, puisant dans ses ultimes forces, attise son désir, bien qu'il soit douloureux, bien qu'il soit impossible, afin que la mort ne noircisse pas son « clair jour ». C'est ainsi que notre culture occidentale a toujours été parcourue par ce jeu tout à fait ambigu de l'amour et de la mort.

Les quelques textes rassemblés dans ce modeste recueil ne se veulent être qu'autant de petites étoiles clairsemées dans notre obscurité. Au-delà des époques, au-delà des lieux, ils s'éclairent par effet de miroir, peut-être bien, de façon perverse, pour que leur sens nous échappe toujours un peu, nous égare, bref nous précipite, avec délectation, dans le désir, dans la fureur de lire.

René Rieder

« J'espère et crains... »

J'espère et crains, je me tais et supplie,
Or je suis glace et ores un feu chaud,
J'admire tout et de rien ne me chaut,
Je me délace, et puis je me relie.

Rien ne me plaît sinon ce qui m'ennuie,
Je suis vaillant et le cœur me défaut,
J'ai l'espoir bas, j'ai le courage haut,
Je doute Amour, et si je le défie.

Plus je me pique, et plus je suis rétif,
J'aime être libre, et veux être captif,
Cent fois je meurs, cent fois je prends naissance.

Un Prométhée en passions je suis,
Et pour aimer perdant toute puissance,
Ne pouvant rien je fais ce que je puis.

Pierre de Ronsard, *Les Amours*

Non seulement donc c'est ainsi qu'avec un tempérament très ardent, très lascif, très précoce, je passai toutefois l'âge de puberté sans désirer, sans connaître d'autres plaisirs des sens que ceux dont Mlle Lamercier m'avait très innocemment donné l'idée; mais quand enfin le progrès des ans m'eut fait homme, c'est encore ainsi que ce qui devait me perdre me conserva. Mon ancien goût d'enfant, au lieu de s'évanouir, s'associa tellement à l'autre, que je ne pus jamais l'écarter des désirs allumés par mes sens, et cette folie, jointe à ma timidité naturelle, m'a toujours rendu très peu entreprenant près des femmes, faute d'oser tout dire ou de pouvoir tout faire, l'espèce de jouissance dont l'autre n'était pour moi que le dernier terme ne pouvant être usurpée par celui qui la désire, ni devinée par celle qui peut l'accorder. J'ai ainsi passé ma vie à convoiter et me taire auprès des personnes que j'aimais le plus. N'osant jamais déclarer mon goût, je m'amusais du moins par des rapports qui m'en conservaient l'idée. Être aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander, étaient pour moi de très douces jouissances, et plus ma vive imagination m'enflammait le sang, plus j'avais l'air d'un amant transi. On conçoit que cette manière de faire l'amour n'amène pas des progrès bien rapides, et n'est pas fort dangereuse à la vertu de celles qui en sont l'objet. J'ai donc fort peu possédé, mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma manière, c'est-à-dire par l'imagination.

Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*

Me voilà donc, depuis quatre jours, livré à une passion forte. Vous savez si je désire vivement, si je dévore les obstacles : mais ce que vous ignorez, c'est combien la solitude ajoute à l'ardeur du désir. Je n'ai plus qu'une idée; j'y pense le jour, et j'y rêve la nuit. J'ai bien besoin d'avoir cette femme, pour me sauver du ridicule d'en être amoureux : car où ne mène pas un désir contrarié ? Ô délicieuse jouissance! Je t'implore pour mon bonheur et surtout pour mon repos. Que nous sommes heureux que les femmes se défendent si mal ! nous ne serions auprès d'elles que de timides esclaves. J'ai dans ce moment un sentiment de reconnaissance pour les femmes faciles, qui m'amène naturellement à vos pieds. Je m'y prosterne pour obtenir mon pardon, et j'y finis cette trop longue lettre. Adieu, ma très belle amie : sans rancune.

Du château de..., 5 août 17**.

Pierre Choderlos de Laclos, *Les Liaisons Dangereuses*

Solstice d'été

Et voici que se tisse la toile basse,
Coulis du désir .
Et liqueur de framboise,
C'est l'attente de toi.

Comprime le feu d'artifice naissant,
Oh compprime-le !
Il crépite et tu frémis,
C'est l'attente de ça.

Béatrice Corti

« **Tant que mes yeux...** »

Tant que mes yeux pourront larmes épancre,
A l'heur passé avec toi regretter,
Et qu'aux sanglots et soupirs résister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre,

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard Luth, pour tes grâces chanter,
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toi comprendre;

Je ne souhaite encore point mourir.
Mais quand mes yeux je sentirai tarir,
Ma voix cassée, et ma main impuissante,

Et mon esprit en ce mortel séjour
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,
Prierai la Mort noircir mon plus clair jour.

Louise Labé, *Sonnets*

« La petite marionnette... »

La petite marionnette qui ne voulait plus danser.
Mais qui aurait voulu quand même
Juste pour le plaisir, juste pour un petit plus
Peut-être bien qu'elle ne dansera pas
Et ce n'est pas plus mal comme ça
Parce que la valse ça donne mal à la tête, ça fait mal au cœur.
Le fil du désir, le fil du plaisir
Pas trop tirer dessus
Parce que quand le fil casse plus rien ne tient
Et la petite marionnette se démantibule et bascule le nez
contre la terre.
Et juste les yeux pour pleurer.

Marianine Carrara, *Le Fil du désir*

« Désir... »

Désir,
vol en perdition, se cognant trois
quatre cinq fois à la lumière
avant d'y être brûlé vif.

Désir,
toujours sur la paille, humide,
tremblant encore de sa chevauchée
vers le vide, quelques coups de langue,
déjà abandonné à son sort,
plus mort que vif.

Désir,
lancé en avant comme un coutre,
jeune couard vite émoussé,
fragments, filaments de suif.

Anne-Lise Grobéty, *Amour mode majeur*

« Sur l'arête du désir... »

Sur l'arête du désir
Où se jouent la vie et la mort
Les faces du miroir

J'avance
Encordé à mon passé

J'impose à mon corps
Les prudences de mon cœur
Les rigueurs de mes peurs

Je marche à pas comptés
Sur les pièges-caillasses du destin

Pourquoi savoir déjà

C'est en-bas
Que tout se terminera

Tiens-la
Ta vie

Fouette tes songes
A la sarabande des futilités
Sur les senteurs de vents
Sur les sentiers du temps

Au dernier campement
Les feux s'épousent en silence

Dresse le filet
De la paix retrouvée
Du poème esquissé

Ronald Fornerod

La Tomate

La chair des tomates
est énorme et sensuelle.
Elles sont humides de jus
et d'humeurs écarlates,
ivres de vinaigre et de sucre.
Ô tomates mûres,
vous êtes la joie du monde
et la volupté des intestins.
Votre chair âcre et molle
est nourrissante comme des seins,
rose comme les pubis.
Sous une peau transparente
pareille à une paupière,
vous cachez et tour à tour
vous montrez une substance
pure et pesante,
une sorte de pâte mondiale,
un éther rouge
tout constellé de graines
ou d'astres.
Vous êtes des systèmes solaires,
ô tomates,
des systèmes solaires
et des ventres de femmes,
des ventres de femmes
et les cervelles de la Terre.

Joseph Delteil

À quoi ressemble-t-il ? À de la terre ? À un pénis congestionné, mal en point, ratatiné ? Une taupe végétale ? Un rire de singe ? On ne savait pas. C'était une telle incongruité que personne, apparemment, n'avait songé qu'il pouvait ressembler à un topinambour. [...]

D'autres eurent cette audace, au XVIII^e siècle, d'y voir un sexe de femme. Comme l'*abricot fendu*. [...] Ou encore un mamelon. Un mamelon bousculé, crevassé, détérioré si l'on veut, marqué de tant de dépressions, de renflements en forme d'écailles, de bourgeonnements d'où pendent des barbes longues et plutôt affreuses qu'on se demandait finalement si c'était encore du mamelon ou déjà du poulpe. [...]

Bien sûr, il est mal fichu, mais voyez cette jolie couleur grenat qui affleure par endroits, cette queue qui rebique comme une trompette et ce relief foliacé, cette peau crayonnée comme les liserés imparfaits d'un jupon qui se met à gonfler ou le plumage gris bleuté et noir de la Coucou de Rennes, qui est une des poules les plus aimables que l'on connaisse. [...]

Et quand vous l'ouvrez, ce n'est pas ocre ou terreux, on dirait du givre. Est-ce que ça sent quelque chose ? Non, ça ne sent rien. Vous avez simplement entre les doigts un petit bloc de neige couvert de mauve. Voilà, c'est un soleil mauve. Comme le soleil du Canada. [...]

Et l'on convint, en effet, qu'en dépit de sa laideur de bubon terreux, c'était un fruit très subtil.

Jean-Luc Henig, *Le Branle du topinambour*

... femme, les formes opulentes de ton corps, la peau laiteuse qui enveloppe tes rondeurs se présentent la nuit, au-dedans des caves les plus obscures, les plus retirées de mon sommeil, elles se produisent et se développent, irrépressible présence, sur la scène de mes rêves, de mes errances, s'adressent-elles à l'enfant (rebut) qu'elles espèrent chérir ? à l'adolescent qui les repousse et les hait ? peut-être à l'homme fait qui devrait, d'après elles, exister et qui apaiserait, alors, leur soif exténuée.

François Courvoisier, *Fragments*

- Au Ritz, un soir de destin, à la réception brésilienne, pour la première fois vue et aussitôt aimée, dit-il, et de nouveau ce fut le sourire noir où luisaient deux canines. Moi, pauvre vieux, à cette brillante réception? Comme domestique seulement, domestique au Ritz, servant des boissons aux ministres et aux ambassadeurs, la racaille de mes pareils d'autrefois, du temps où j'étais jeune et riche et puissant, le temps d'avant ma déchéance et misère. En ce soir du Ritz, soir de destin, elle m'est apparue, noble parmi les ignobles apparue, redoutable de beauté, elle et moi et nul autre en la cohue des réussisseurs et des avides d'importances, mes pareils d'autrefois, nous deux seuls exilés, elle seule comme moi, et comme moi triste et méprisante et ne parlant à personne, seule amie d'elle-même, et au premier battement de ses paupières je l'ai connue. C'était elle, l'inattendue et l'attendue, aussitôt élue en ce soir de destin, élue au premier battement de ses longs cils recourbés. Elle, Boukhara divine, heureuse Samarcande, broderie aux dessins délicats. Elle, c'est vous.

Albert Cohen, *Belle du Seigneur*

A une Passante

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son oeil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! *jamais* peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

PRIX 2003

DE LA SOCIÉTÉ GENEVOISE DES ÉCRIVAINS

Dans le cadre de *La Fureur de lire*, la Société Genevoise des Écrivains a organisé un concours littéraire qui voulait primer une nouvelle sur le thème du désir. Une trentaine de textes lui sont parvenus, mettant en évidence la richesse et la diversité de la production littéraire genevoise.

Le désir n'est pas l'objet, le désir n'est pas l'acte. Le désir est le moment d'attente, d'impatience, c'est l'élan sans la chute. C'est bien une telle perception du désir que le jury de la Société Genevoise des Écrivains a choisi de primer, en récompensant une nouvelle qui relate le rapport équivoque entre un peintre et son modèle : *La Pudeur fabriquée*.

Pour reprendre un titre célèbre de Jean Starobinski, cette nouvelle met en scène la transparence et l'obstacle : transparence de la nudité du modèle, obstacle du tableau à peindre. Mais, dans un glissement subtil, tandis que l'une se voile, l'autre se dévoile. Entre la transparence et l'obstacle s'installe donc cette tension, cette impatience, et finalement ce non-dit que peut être le désir.

R. R.

LA PUDEUR FABRIQUÉE

Pierre reprend à la brosse plate la courbe des hanches dans un ton en demi-pâte de verts pour nuancer le volume des chairs, puis grimace, jette sa brosse sur l'établi et ouvre la fenêtre. L'air est printanier, un pâle soleil s'échoue contre les immeubles dignes et muets de la Vieille-Ville. Le square est désert, seules quelques voitures en quête de stationnement le longent, lentement et presque sans bruit. Le peintre, accoudé à la rambarde, allume une cigarette et cherche en vain quelque silhouette distincte. Au loin, les cris d'enfants d'une sortie d'école et le groupe de mères qui les attendent, c'est tout.

Depuis plusieurs mois, Pierre s'essaie au nu, genre qu'il rejetait auparavant, par principe. Car ce qu'il tient pour les chefs-d'œuvre de l'histoire de la peinture échappe à ce genre. Mais la chair et le cœur ont besoin de rencontre. Ainsi le peintre, aux prises avec la solitude de sa chair et le désarroi de son cœur, s'est-il soumis à leurs raisons pressantes. Les principes et les chefs-d'œuvre attendront.

Pierre s'est doté de quelques armes pour aborder son nouveau sujet : à l'aide de tables anatomiques, il a d'abord couvert des dizaines de pages de croquis d'ossatures et de musculatures, puis décliné à l'infini des copies de nus de magazines bon marché, enfin pillé dans ses livres d'art quelques palettes de grands peintres. Au terme de cette période d'apprentissage, il s'est fait livrer un groupe de châssis d'environ un mètre carré. Un format assez grand pour permettre les deux regards qui fondent son rapport à la peinture : de près, à distance de créateur, le geste et la pâte, les remous organiques de l'huile. De loin, en spectateur, le sujet, la ligne, la composition. Il a entrepris quelques toiles de femmes nues issues de son imagination et de son savoir. Et quand sa brosse effleure la pointe d'un sein, caresse une gorge ou accentue les reliefs de la crête iliaque le long du ventre, s'aventure plus avant jusqu'au pubis, Pierre s'imagine des rencontres et des actes. Mais les émotions sensuelles qu'il ressent en peignant ne se retrouvent

pas sur la toile. Ces corps à l'ébauche qui réclament d'autres couches en séchant dans l'atelier révèlent une construction logique, de même que les visages dont ils sont flanqués. Mais il n'en reste qu'un vague souvenir sitôt que le regard s'en détourne.

Sortir ? Un coup d'œil à l'état de son paquet de cigarettes le convainc. Aller jusqu'au tabac du Bourg-de-Four, apercevoir du monde devant la Clémence, qui vient de rouvrir. Pierre n'aime pas longer les terrasses ; les attablés y occupent leur désœuvrement en regards insistants sur les passants. Mais peut-être verra-t-il, même fugacement, une femme qui inspirera son œil. Une voix s'élève de cette foule assise et l'interpelle.

C'est Sabine, une amie de longue date, qu'il n'a pas vue depuis quelques mois. Il esquisse un sourire, un salut discret. Elle est seule, lui fait signe de la rejoindre. Il lui mime le tabac et son retour.

Sabine a trente-six ans, comme lui. Ils allaient à l'école ensemble et discutent toujours volontiers. Leur lien est lâche mais constant. Des vies très différentes. L'un enviant parfois celle de l'autre. Mais Pierre n'est pas d'humeur à résumer sa mauvaise passe. Et Sabine se déclare d'emblée peu disposée à une énième analyse géométrique du couple. Alors il lui parle de peinture, des problèmes occasionnés par son nouveau sujet. Il s'est intéressé au nu par défi, considérant qu'il n'existe pas de toiles valables dans ce domaine. Mais il se rend compte que sa motivation est trop théorique pour mériter ses efforts. Il tourne en rond. Peut-être que le nu doit rester un genre mineur. Sabine prête à Pierre une oreille attentive mais fronce les sourcils. Tandis que le garçon prend enfin leur commande, elle claque des doigts, le visage animé :

- Tu devrais travailler avec un modèle. Rien à voir avec tes montages de lignes, de volumes et de couleurs... J'aime tes toiles, tu le sais, mais le nu, c'est particulier... Je connais une femme, elle a notre âge, plus ou moins, qui travaille comme modèle, de temps en temps. Elle a posé pour Alexandre, le sculpteur... c'est d'ailleurs à l'un de ses vernissages que je l'ai rencontrée.

- J'aime pas ce qu'il fait, bougonne Pierre.

- Peu importe, cette femme est très belle, très... femme ! Tiens, prends son numéro de téléphone, enfin si je le retrouve dans mon fourbi !

Pierre pose le papier au numéro de téléphone sur la table basse de l'atelier, surface où se côtoient pêle-mêle verres, bouteilles, canettes, croquis, cendrier, briquets et autres, sur des traces de café et de miettes de pain. Le numéro de téléphone, ainsi relégué, menace d'accéder au rang d'objet assez familier pour se fondre dans le décor. Cependant, après quelques jours de vaine peinture, Pierre admet qu'il vaut mieux appeler et le retrouve.

Hélène se présente à la porte de l'atelier à l'heure convenue. Séduisante, délicatement maquillée, dans un tailleur élégant et des chaussures assorties, elle salue sobrement, avertit qu'elle ne pourra poser que tous les quinze jours. Pierre acquiesce, la fait entrer, présente en bafouillant et en quelques gestes maladroits les recoins de son atelier. Il a pris soin de tourner face contre mur ses nus tâtonnants, et, à l'aide de trois châssis peints joints par des ferrures, improvisé un paravent le long du seul mur dégagé.

Elle apprécie, d'une caresse ou en attardant son regard, les ustensiles, les flacons, les palettes bigarrées, les tubes en désordre, les faisceaux de pinceaux et de brosses comme des bouquets sur les étagères, enfin le zigzag fragile du paravent.

Hélène se déshabille devant Pierre en quelques mouvements très rapides, car il a à peine le temps de se retourner que, déjà, elle suspend soigneusement ses habits au dossier d'une chaise, complètement nue. Elle s'assied sur un haut tabouret et attend, tranquille, détendue.

Pierre, passe sa blouse sur ses habits de ville, prépare quelques mélanges de couleur et se retourne enfin, son travail en tête. Il approche d'Hélène un tabouret plus petit, où il lui demande de poser un pied, d'écartier les jambes et de regarder le plafond, les mains en appui, derrière les fesses.

Il entame son étude, à l'huile sur papier, mais, rapidement, s'énerve, exagère certains traits. Il force l'entrejambe, le galbe des seins, la finesse de la taille. Il lui fait prendre une autre pose, plus suggestive. Il approche le tabouret du mur, un appui pour le dos, et dispose le petit tabouret au devant. Hélène, les mains sur les hanches, les jambes bien campées, attend. Elle s'assied, le tronç basculé vers l'arrière, le bassin renversé et les cuisses ouvertes, la tête de côté. Pierre se place en face d'elle mais, après quelques instants, renonce à nouveau, en bredouillant : « Je ne comprends pas, je n'arrive à rien aujourd'hui. » Il prend les deux panneaux où sont fichées les esquisses et les pose face contre mur, revient à l'établi, fait quelques gestes d'inutile rangement pour occuper ses mains, puis se tourne vers Hélène :
- La séance est terminée. Pourrez-vous venir dans quinze jours ?
Hélène, qui se rhabille, répond d'un « oui » neutre.

Quand Pierre ouvre la porte, il retrouve son modèle inchangé, sinon une coiffure peut-être plus sophistiquée, l'ajout d'un collier et de boucles d'oreilles éclatants. Son visage rayonne. A peine entrée, elle se déshabille sans hâte, mais avec des gestes précis. Elle va spontanément se placer dans le dispositif de la séance précédente qu'elle réinstalle, puis attend. Pierre, pris de court, prépare en hâte sa palette et commence son esquisse, mal à l'aise. Il se sent oppressé, rougit, s'acharne à grands coups de brosse. Hélène, le visage renversé, sourit toujours, imperturbable. Passés les premiers instants, dans un silence pesant, il dépose son panneau, prépare un nouveau support et demande une pose différente, toujours lascive. Le corps d'Hélène trouve sans hésitation les postures que Pierre sollicite, avec une fluidité et un naturel qui l'étonnent. Pourtant ses croquis ne s'améliorent pas et en fin de séance, regardant une Hélène toujours sereine, souriante, au corps savamment désarticulé, il avoue en soupirant : « C'est raté. » Le visage d'Hélène ne montre aucune surprise.

Deux semaines plus tard, Hélène, toujours ponctuelle, lui est d'abord à peine reconnaissable. Elle a un jeans large, des chaussures plates, un vaste pull et une parka, elle n'est pas maquillée. Gardant sa veste, elle demande à fumer une cigarette. Pierre l'accompagne. Elle s'approche

de trois toiles de paysages accrochées depuis longtemps aux murs de l'atelier et commente en appréciant. Pierre, ravi, explique la construction de ses toiles, parle de ses peintres préférés, dit sa passion pour son art. Ils boivent un verre en bavardant, puis elle lance : « Au travail ! » et passe derrière le paravent. Elle réapparaît grave, songeuse, et attend debout sans bouger. Pierre regarde tour à tour Hélène et le dispositif en place, agite vainement ses bras. Alors il entame une explication, pour justifier, par son projet, la pose qu'il attend d'elle, toujours centrée sur son sexe. Elle s'exécute en regardant droit devant elle, le visage de marbre.

Pierre a le sentiment que le corps d'Hélène échappe toujours plus à sa représentation. Il lui semble avoir vu plusieurs femmes en trois séances. D'autres proportions, d'autres lignes. Il y a pourtant une constante : un naturel face auquel il se sent toujours plus gauche et emprunté. Ce corps accueillant, dont l'harmonie inspire la santé, incarne le salut. Sa contemplation le rassure. Mais ce qu'évoque cette femme au-delà d'elle-même, voilé par de troubles sentiments, le submerge.

Après à peine une demi-heure de transpiration et d'angoisse, il jette sa brosse par terre et interrompt la séance en quelques mots secs. Hélène s'en va, sans manifester la moindre contrariété.

La bise noire répand sa froidure sur ce 17 avril et Pierre pousse le chauffage dans l'atelier en attendant son modèle. Le vent passe par les mauvais joints des fenêtres. Il les scelle avec du ruban adhésif.

Hélène arrive dans un long manteau, le bas du visage enveloppé dans une écharpe, chaussée de lourdes bottes d'hiver. Le bout du nez rougi par le frimas, elle est légèrement maquillée. Ils se font face un instant, au milieu de l'atelier, sans échanger une parole. Puis Pierre s'excuse de son emportement, qui a écourté la séance précédente, s'avoue confus, se réjouit de la revoir.

- Au fait, nous n'avons pas encore parlé de vos honoraires. J'ai de la peine à être concret, excusez-moi.

- Mon tarif est celui des académies. Mais il n'y a pas d'urgence, je ne compte pas sur ce modeste travail pour vivre.

Hélène enlève son manteau, son écharpe et ses bottes, puis passe derrière le paravent pour retirer son jeans moulant, son pull serré et ses dessous. Il la suit du regard, admiratif de ses courbes comme de sa démarche et de son port. Quand elle reparait, il a soudain honte des poses qu'il a voulues, honte de lui face à cette femme sereine, honte de sa position d'observateur légitimé par le plus rusé des prétextes, l'art. A présent, il préférerait lui parler que la peindre.

- Les poses que nous avons... enfin que vous avez prises... je vais laisser ce projet de côté, j'ai changé d'idée, je verrais bien autre chose...

Hélène éloigne d'un mètre le haut tabouret du mur et s'assied en tournant le dos au peintre. Près d'elle se trouve une étagère en osier présentant, entre autres, des pans d'étoffes pliés approximativement, modèles de drapés pour les compositions d'atelier. Elle choisit un voile d'organdi et le fait glisser d'une main à l'autre, délicatement.

Pierre, soulagé de ne pas croiser son regard ou d'avoir à affronter son corps dénudé, considère son dos pudique, apaisant, bien que les quelques cheveux fins échappés du chignon exercent, en s'égaillant sur la nuque déliée et fine, une fascination qui le déconcentre s'il s'y attarde.

Mais il est à son sujet. Il fredonne doucement des bribes de mélodies en peignant plus sûrement, même si, par instants, il murmure encore : « Qu'ai-je fait de faux, je ne comprends pas... » Hélène déploie après un temps le pan d'organdi devant elle, puis le jette sur ses épaules comme un châle.

Pierre ne bronche pas. Déjà il prépare les teintes qui composeront le tissu sur son étude. En fin de séance, il déclare le matériel utilisable. Le travail va dans le bon sens. Hélène tourne la tête vers lui. Il voit un profil régulier, animé par un regard en coin, rieur, un dos qui développe sa courbe, jusqu'au bassin ferme et aux souples fesses à peine posées sur le siège. Elle hoche la tête en une brève approbation, puis se lève, déploie tout le voile dans son dos et s'efface, presque entièrement drapée, derrière le paravent.

1^{er} mai, fête du travail. Un jour à demi férié qui n'a pas tout à fait la torpeur des dimanches. Étonnamment, le soleil tape et la verrière zénithale de l'atelier dispense beaucoup de chaleur. Pierre a retiré la

bande adhésive et ouvert toutes les fenêtres. Il se débarrasse de son pull et de sa blouse, garde un vieux maillot de corps, son jeans, ses chaussures plates. C'est l'heure. Personne. Son matériel est prêt. Il va plusieurs fois à la fenêtre, guette l'arrivée d'Hélène. Toujours rien. Il allume une cigarette. Sur la place, pas un mouvement, pas un bruit. Il tenterait bien de l'appeler, mais, pour dix malheureuses minutes, il se montrerait ridicule, et elle doit être en chemin... Une autre cigarette. Il téléphonera quand elle sera consumée. Personne ne répond. L'atelier lui paraît un lieu absurde, sans elle.

Quand Hélène paraît au coin de la rue, Pierre tressaille. Il endure fébrilement les deux minutes qui la séparent encore de la porte de l'atelier. Sans doute son émoi est-il visible quand il l'accueille. Elle lui prend doucement la main en le saluant et lui adresse un regard confiant. Elle porte une jupe courte, un chemisier et un boléro de lin beige, un bandeau dans les cheveux, des mocassins en daim. Et un sac en plastique dans une main.

Elle ressort du paravent, drapée dans l'organdi et tenant à la main une soie nuancée, bordée de fils d'or, qu'elle a apportée. Elle reprend sa pose, dos au peintre, ajuste le châle, puis dispose l'écharpe de soie dans son dos à la façon d'un pashmina, deux coins du tissu dans le creux de ses coudes un peu repliés. Une frise transparente à fils d'or voile le creux de ses reins en un tomber aérien. Pierre ajoute sur sa palette les teintes de ce nouvel effet. Et il reprend son étude, plus posément. Il ne peut plus qu'entrevoir, deviner la naissance des fesses, l'esquive de la taille, l'arrondi de l'épaule. La majeure partie du dos n'est plus dans les teintes de chair.

Pierre travaille consciencieusement, mais se sent mal. Les yeux, la tête, le bras et la main fonctionnent. Le reste de son corps, en revanche, est pesant, parcouru de crampes, transpirant, bloqué. Il enlève ses chaussures et retrouve un peu de confort.

En fin de séance, Pierre, content de son étude, la montre à Hélène qui la juge « assez intéressante ».

- Je pense que ce matériel suffira pour le tableau. La prochaine fois, nous passerons à autre chose, c'est d'accord ?

- Bien sûr. A bientôt. Au revoir.

Hélène part avec son visage de marbre.

Bien avant l'heure de la séance du 15 mai, Pierre fait les cent pas, pieds nus. Il s'est mis en short, pour prévenir ses suffocations.

Hélène arrive. Elle a un long manteau de lin fin fermé. Elle le déboutonne lentement devant lui et découvre une robe longue si légère que l'aréole des seins, le nombril et le pubis semblent dessinés à sa surface. Elle sourit étrangement.

Pierre, saisi par cette vision, en retient immédiatement un motif pictural. Il demande à Hélène de garder sa robe et de choisir la pose. Elle couvre ses cheveux d'un voile et se place assez près du peintre, debout et déhanchée. Le visage de biais et tourné, elle garde son étrange sourire.

Le peintre scrute son modèle, la palette des chairs ne sert, telle quelle, que pour le visage, partout ailleurs elle ne subsiste que mélangée aux teintes du tissu, à des degrés divers. Hélène, ravissante, est en même temps un formidable pari de peinture, tout en nuances, et Pierre jubile autant qu'il s'inquiète de ce qui l'attend. En cours de séance, à nouveau moite et angoissé, il ôte son maillot de corps pour se débarrasser d'un poids. Hélène, qui a suivi le geste, laisse voir une expression de contentement. Pierre reprend son travail quelques minutes, puis s'éclipse aux toilettes. « Ce short me serre à la taille, voilà pourquoi je rate la sienne... » Il l'enlève. Son boxer ressemble à un maillot de bain, rien de choquant. Il reprend ses outils, quand une idée lui vient : il tire de l'étagère aux tissus un carré de velours qu'il noue autour de la taille d'Hélène avec toutes les précautions pour ne pas la toucher. Les reflets moirés accentuent les volumes subtils du bassin. Il la peint enfin sans obstacle et son étude, sensible et habitée, le surprend.

- Hélène, je crois que je vous ai pas trop mal réussie ! Attendez, je vous montre. Il tourne le chevalet vers elle.

- Nous y sommes presque. C'est très beau, ces effets de tissu !

Tous deux restent un instant devant l'étude à huile, puis Pierre retourne aux toilettes, remet son short, revient vers l'établi, où il renfile son t-shirt, pendant qu'Hélène enlève ses pans de velours, de soie et d'organdi. Alors qu'elle boutonne patiemment son manteau de lin, elle dit au peintre :

- Je souhaiterais que vous me régliez les séances effectuées à ce jour. Vous pouvez le faire par virement bancaire, si vous n'aviez pas prévu...

- Eh bien si, j'y ai pensé ! J'ai compté un peu au-dessus du tarif... J'apprends beaucoup !

Pierre tire de sa poche les billets. C'est généreusement arrondi. Elle remercie et s'en va. Il la regarde partir, d'abord dans l'allée, puis, par la fenêtre, s'éloigner sur la place et disparaître à l'angle de la rue. Il sourit.

Il déambule quelques instant dans son antre, une bière dans une main, une cigarette dans l'autre, puis enlève tous ses habits pour revoir, éventuellement reprendre, ses premières esquisses avec Hélène dans de meilleures conditions. Sa remarque lors de la séance lui revient : « Nous y sommes presque... » Qu'a-t-elle voulu dire ?

Pierre se sent bien, nu, et en est surpris. D'ordinaire sa nudité ne représente qu'un passage obligé entre deux habits. Se découvrir entier, sans harnachement, sans la contrainte et le poids des étoffes... De temps en temps, il passe la main sur son ventre, s'étire, gratte son pubis. Il reprend ses nus, certains contours lui semblent soudain grossiers et stupides. Sa brosse affine un mélange quand deux coups secs résonnent à la porte. Il sursaute, pose sa brosse machinalement et va ouvrir. C'est Hélène. Elle éclate de rire et Pierre, les joues pivoine, la fait entrer une main sur son sexe et le torse replié.

- C'est ainsi que vous travaillez ? Une tradition de peintre que j'ignorais.

Pierre se réfugie aux toilettes, où sa blouse de travail est pendue à un clou, derrière la porte.

Il revient, sa blouse boutonnée jusqu'aux genoux, l'air piteux.

- Allons, Pierre, la nudité est certes une maladie qu'on attrape à découvert, mais je ne suis pas choquée... La dignité dépend-elle de la dissimulation de telle partie du corps ou de telle autre ? Associez pudeur et dignité et vous verrez d'improbables drapés ou d'hypocrites feuilles de vigne masquer l'entrejambe. Comment vivre dignement si nous avons des parties honteuses ? Voiler donne seulement moins à voir. Nous n'avons qu'un corps, un corps entier, qui, avec respect, peut être vu sous tous les angles.

- C'est compliqué. Les situations dignes de nus sont tellement rabâchées et peu attirantes, mécaniques. Sortir du bain, y entrer, un songe aux draps rejetés, un prétexte mythologique, une courtisane qui attend l'heure de son client... J'ai besoin d'un argument moins convenu. Je ne veux pas me contenter d'exercices de style ou de variations autour d'une Danaé de Titien ou de *L'Origine du monde* de Courbet, par exemple.

- La représentation de la nudité se résume pour l'essentiel à de la potiche décorative ou de la provocation bas de gamme. Il y a mille autres possibilités, réfléchissez-y. Je ne suis pas peintre, je sais seulement que mon corps n'est pas honteux - et ne le deviendra pas - et qu'il ne se borne pas à une collection de contours.

Hélène se lève pour prendre congé.

- Ah, j'allais oublier la raison de mon passage. En partant la dernière fois, j'ai laissé mon écharpe de soie et... j'y tiens, voilà tout. A bientôt !

Pierre, à nouveau seul, se répète, en l'adaptant, une citation célèbre : « Pour faire un bon tableau, il faut trois choses : une bonne histoire, une bonne histoire, et une bonne histoire. » Puis ajoute : « Et une bonne technique, aussi, du métier. Mais pour ça, je me débrouille. »

En attendant Hélène, Pierre passe en revue ses derniers croquis. L'un d'eux l'attire particulièrement, une mise en scène qui réunit une pose audacieuse, explicite, et une situation plausible qui la justifie. De la dignité dans une posture et un angle de vue sans hypocrisies. A son avis.

L'avenir de ce projet dépendra de ce qu'elle en pense. Quoi qu'il advienne, il faudra multiplier les récits, prendre ce pli jusqu'à voir surgir, naturellement, pourquoi pas, des scènes de nu qui renouvellent enfin le genre et contribuent à un regard plus profond, plus respectueux, et, si elles deviennent des chefs-d'œuvre, des toiles inspirant de meilleurs rapports entre les sexes : « Là, tu rêves, tâche déjà de bien faire ton travail. »

Quelques coups à la porte. Pierre a les émois d'un postulant. Hélène, belle et souriante, le salue chaleureusement. Elle s'allume une

cigarette et s'approche des croquis posés en évidence sur la table basse. Elle en prend un. Au bas de la feuille, un mot griffonné.

- Qu'est-ce qui est écrit, là ?

- *L'Attentat*, c'est un projet...

Hélène regarde attentivement le dessin. D'une main elle lisse le bord de la feuille, en prenant soin de ne pas disperser en poussière le carbone du crayonné. Son regard semble songeur, mais son visage déterminé.

- J'aimerais y participer.

Hélène se déshabille sans paravent puis se place selon le croquis : une femme regarde à la fenêtre, cambrée, penchée en avant pour mieux voir un événement - l'attentat - qui a lieu hors du tableau. Aux fenêtres proches de la rue d'en face, d'autres personnes regardent dans la même direction qu'elle. Tous pourraient la voir nue - elle est sortie précipitamment du bain, tient une serviette éponge à la main - mais personne ne la regarde. Vu du peintre, une paire de fesses en perspective surmonte les jambes écartées et le sexe qui guigne, un dos en raccourci, le visage en profil perdu. Autour, un rythme de croisillons et d'embrasures, la scansion des percées sur la façade d'en face encadrant des visages expressifs. Le sujet qui lie tous les protagonistes est hors du tableau, confié à l'imagination du spectateur. En cours de séance, Hélène, sans quitter sa pose, demande à Pierre de lui régler le solde. Il prépare l'argent. En fin de travail, elle reste nue quelques instants face à l'ébauche, Pierre à ses côtés. Ils n'échangent aucun commentaire, juste des regards. Il se sent ivre de ses nouvelles découvertes et sait qu'il les lui doit. Il aimerait prendre Hélène dans ses bras, la serrer fort. Plus il serrerait, plus elle s'évanouirait. La retenir n'aurait pas de sens.

Hélène se retire derrière le paravent, s'habille, prend les sous sur la table. Ils s'embrassent sur les joues. En franchissant la porte pour la dernière fois, elle lui lance un regard complice.

Alba Circeo

REMERCIEMENTS

A Madame Fanny Mouchet, dont la connaissance des auteurs genevois a permis de mettre en évidence que le désir est bien présent dans la littérature de la cité de Calvin.

A Madame Agnès Bolle et Monsieur Mauro Belluci, pour leur lecture publique, qui s'est déroulée le 27 septembre 2003 aux Halles de l'Île.

A Madame Laeticia Schmid et Monsieur Pascal Corthésy, pour leur accompagnement musical.

Au centre d'Arts appliqués contemporains, qui a mis ses locaux à la disposition de la Société Genevoise des Écrivains.

A la Ville de Genève, pour son soutien bienvenu.

TABLE DES MATIÈRES

Désir	1
Pierre de Ronsard	2
Jean-Jacques Rousseau	3
Pierre Choderlos de Laclos	4
Béatrice Corti	5
Louise Labé	6
Marianine Carrara	7
Anne-Lise Grobéty	8
Ronald Fornerod	9
Joseph Delteil	10
Jean-Luc Henig	11
François Courvoisier	12
Charles Mouchet	13
Albert Cohen	14
Charles Baudelaire	15
Prix 2003	17
La Pudeur fabriquée	19
Remerciements	30

Cette publication de la Société Genevoise des Écrivains
a reçu le soutien de la Ville de Genève.

Société Genevoise des Écrivains
21, chemin de Roches
case postale 31
1211 Genève 17